

LA PRESTIGIEUSE ÉCOLE MILITAIRE DE PARIS 7^{ÈME}
ÉCOLE SUPÉRIEURE DE GUERRE - « AMPHITHÉÂTRE DU COLONEL LOUIS »
MORT HÉROÏQUEMENT POUR LA FRANCE À LA TÊTE DU 1^{ER} RÉGIMENT DE ZOUAVES



Nécropole nationale de Somme-Suippe - Somme-Suippe, Marne.

Cette photo historique et unique représente JOFFRE s'apprêtant à monter dans son automobile, à droite de son visage, on reconnaît WEYGAND, Chef d'État-major de JOFFRE, le général qui commande le groupe des deux Armées du Nord. Au-dessus de l'épaule de JOFFRE, le Colonel René LOUIS, Chef d'État-Major de la 8^{ème} Armée de Belgique, mon Grand-Père qui participe à la réunion du Port de Dunkerque le

1^{er} NOVEMBRE 1914

« INTÉRALLIÉES »

Au plus haut niveau, présent, aussi, FOCH : Juste derrière Joffre, la moitié de son visage est caché par le montant de la portière du véhicule, et, bien d'autres grands chefs militaires, à l'époque !
Collection Hervé Bernard.

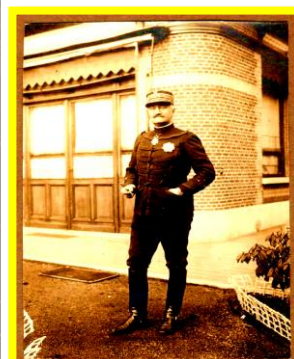
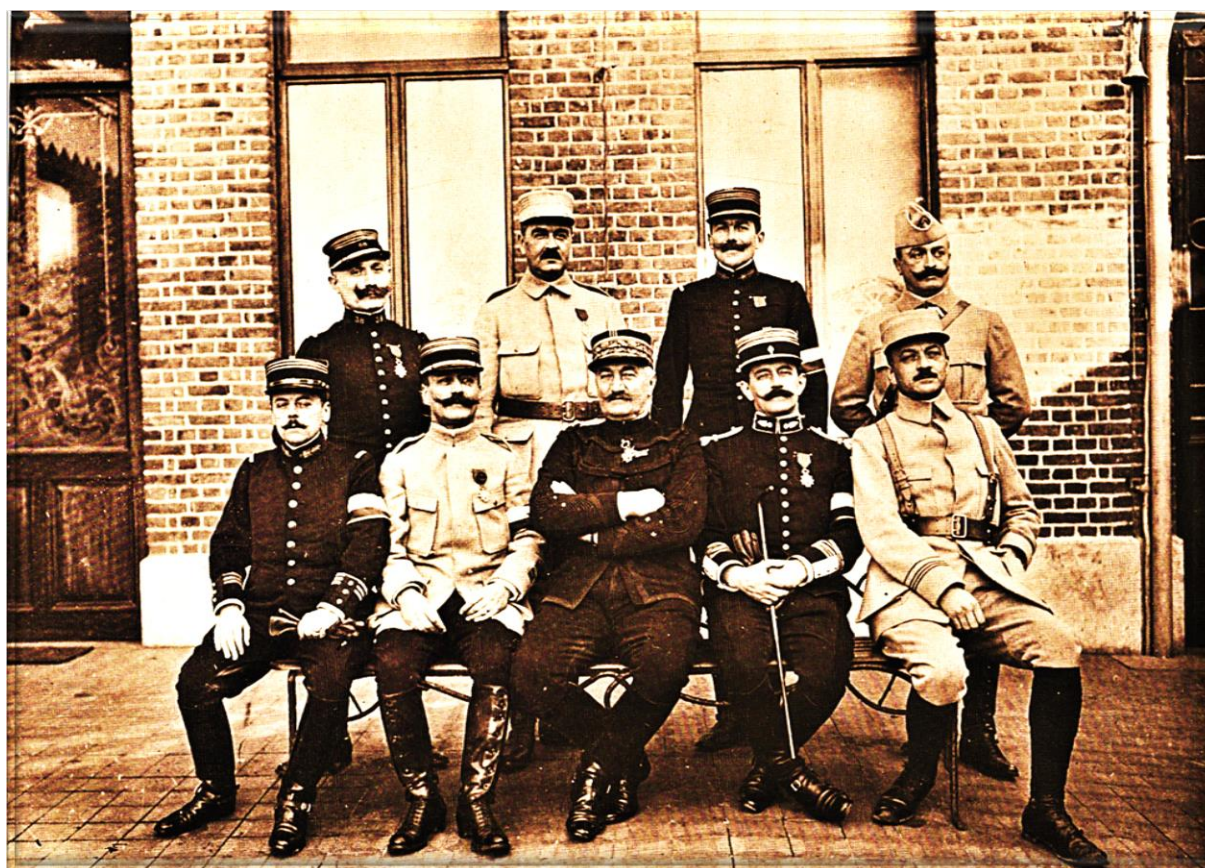


Ma grand-tante Madeleine Rieunier, la fille benjamine de l'Amiral Henri Rieunier épouse Charles Bertin, et mon grand-oncle le Colonel Charles Bertin que nous appelions « Noun » furent pour moi le berceau d'une seconde famille. Je me souviens dans mon adolescence avoir rencontré, dans le parc du Château de Versailles, à deux reprises le Général Maxime Weygand (1867-1965), Saint-Cyrien, avec mon grand-oncle, le Colonel Charles Bertin, Saint-Cyr, de la Promotion de Cronstadt (1890/1892), qui se connaissaient fort bien et des longues discussions sur "l'Armée" qui s'en suivaient. Le général Maxime Weygand appartenait à la même promotion de Saint-Cyr - la "70^{ème} Promotion de l'Annam (1885-1887)" - que le Commandant Georges Michon, l'un des gendres de l'Amiral Henri Rieunier, "Mort pour la France", en août 1914. En 1914, l'Armée française comptait 1 200 bataillons. Blessé/Rescapé/Prisonnier de Guerre Charles Bertin à la sanglante Bataille d'Ethé, en Belgique, 1914.

Ci-dessous - Photo du Général, Commandant en Chef de la VIII^{ème} Armée, Victor d'URBAL, à droite, la dédicace à René Louis.

A gauche, du général d'URBAL, au centre - le colonel René LOUIS, Chef d'État-Major, de la 8^{ème} Armée de Belgique.

Le Général de division Victor D'URBAL - Commandant en chef la 8^{ème} Armée de Belgique – est ici entouré de son État-Major.



*Am d'Blond Louis
Souvenez-vous cordiel et
bien affectueux*

fév. 1915

V. d'Urbal

René LOUIS

(1877-1881)

LIEUTENANT-COLONEL AU 3^e RÉGIMENT
DE MARCHÉ DE ZOUAVES

Officier de la Légion d'honneur
Croix de guerre

Le Lieutenant-Colonel Louis est de ceux qui connurent les premières années de l'Ecole Massillon; dès cette époque déjà lointaine, on n'en sortait pas sans emporter, gravés au plus profond de l'âme, les plus solides principes de patriotisme et de foi religieuse. Ce que nous savons de cet officier supérieur en est la plus vivante preuve.

Trop rares sont les documents qui nous sont parvenus sur cette brillante carrière; la haute valeur des quelques témoignages que nous possédons nous fait regretter d'autant plus tous ceux qui nous manquent.

Sorti de Saint-Cyr, René Louis avait fait un stage à l'Ecole de Guerre. Encore tout jeune officier, il avait commandé aux Zouaves, dont il avait apprécié en Afrique la verve endiablée, l'entrain et la bravoure. Il devait les retrouver dans la grande tourmente, toujours semblables à eux-mêmes, sachant affronter le danger le sourire aux lèvres et l'héroïsme dans le cœur.

Après un passage à l'Etat-Major, il prit le commandement du 81^e d'Infanterie où il faillit trouver la mort. Mais son heure n'avait pas encore sonné; il était destiné à conduire dans l'effroyable mêlée le 3^e Régiment de Marche de ses chers Zouaves, et à s'ensevelir avec lui dans la plus pure gloire. Qu'on en juge par cette page, écrite en l'honneur du Régiment lors de l'attribution de la fourragère, conférée le 28 janvier 1916, par le Général Commandant en Chef les Armées Françaises :

« Sous les ordres du Lieutenant-Colonel Louis, le 25 septembre 1915, le Régiment s'est rué à l'assaut des tranchées allemandes avec un élan et un enthousiasme qui confinent au sublime. Bien que pris de tous les côtés par un feu formidable d'artillerie et d'infanterie, s'est enfoncé comme un coin dans les lignes ennemies qu'il a crevées sur une profondeur de 2 kilomètres. S'est emparé de 11 pièces d'artillerie et de 9 mitrailleuses, a fait 400 prisonniers et ne s'est arrêté, bien qu'ayant perdu son chef et presque tous ses cadres, que lorsqu'il a été à bout de souffle. Dans toutes les circonstances où il a été engagé au début de la campagne, s'est montré à la hauteur des vieux régiments de Zouaves : en Champagne, il les a dépassés. Déjà, le 19 septembre 1914, il avait pris un drapeau à l'ennemi. »

Ce témoignage pourrait suffire; il est assez éloquent pour montrer l'emprise d'un pareil chef sur une troupe d'élite. Mais le Lieutenant-Colonel Mondielli, qui commande actuellement à Constantine le 3^e Zouaves, a bien voulu nous envoyer copie du passage

Extrait du
livre

"L'école
MASSILLON
au Champ d'
Honneur"

2 bis

Quai des
Célestins

Paris 4e

Pour mes
neveux et
petits neveux

X. Louis

19 novembre
1977

Le signataire
est le curé
de St-Hilaire
le-Grand, où
René Louis a
été tué et
d'abord inhu-
mé.

de l'historique du Régiment qui relate avec plus de détails les circonstances de la mort de notre héros :

« ...Cependant, le Lieutenant-Colonel Louis, revêtu de sa tenue de parade, s'est élancé hors de la tranchée, suivi de son Drapeau.

Le groupe formé par le Colonel, la Garde du Drapeau et les agents de liaison ne tarde pas à attirer l'attention de l'ennemi, qui dirige sur lui un feu des plus ajustés.

Le Capitaine adjoint au Colonel est blessé; le porte-drapeau est tué; six sergents, le caporal et tous les hommes qui composent la Garde sont successivement mis hors de combat; le Drapeau est recueilli par le cycliste du Colonel.

Peu après, le Lieutenant-Colonel Louis, qui marchait sur le talus d'un boyau allemand, tombe également frappé à mort, son cycliste se porte auprès de lui.

Alors une voix se fait entendre :

Le Drapeau en avant! Qui a poussé ce cri? On ne sait; mais on obéit. Le Drapeau est relevé, et c'est lui qui, maintenant, guide le Régiment vers l'ennemi.

Sous la rafale, il s'avance; vingt fois, il est abattu; mais toujours une main le redresse pour le porter plus en avant dans les lignes allemandes.

Une force irrésistible pousse ces hommes au dernier sacrifice. Ils sentent profondément tout ce que signifie leur geste héroïque : c'est le Régiment qui doit passer en dépit des pertes; c'est la France qui, elle, ne meurt pas, si les hommes tombent, et doit toujours demeurer debout!

Bientôt, tous les Zouaves sont tués ou blessés, et le Drapeau est tombé à terre. L'ennemi peut s'en emparer. Un sergent-major du 3^e Tirailleurs le saisit, mais est frappé mortellement à son tour. Enfin, un simple tirailleur est assez heureux pour le relever une dernière fois et le remettre entre les mains du Général Degot, Commandant la Brigade, qui, à la suite des Zouaves, s'est porté dans les tranchées allemandes et se fait le gardien du glorieux emblème, désormais hors de danger. »

Cette page d'épopée valait d'être citée jusqu'au bout, car c'est jusqu'au bout que l'esprit du Chef, dont le corps baigne dans le sang, anime officiers et soldats et les pousse à mourir à leur tour, pour sauver la glorieuse loque aux trois couleurs. Cette survivance d'une âme intrépide parmi les siens se sent à chaque ligne. C'est le cœur du père qui palpite encore dans ces poitrines qui s'offrent à la mitraille. Tous ces preux avaient été pétris à l'image de celui qui les commandait. S'il avait bien mérité de son

Régiment, le Régiment mérita bien de lui. Dans ce tableau ensanglanté se détache, en un relief puissant, l'inoubliable figure de René Louis, dont la citation personnelle a fixé les traits :

« Chef dans la grande acception du mot, volonté de fer. Est tombé glorieusement à côté de son Drapeau. »

Abbé F. CHARBONNIER.

LE DRAPEAU
DU 3^{ème} ZOUAVES

.....

**UN
SERGENT-MAJOR
DU 3^{ème} RÉGIMENT
DE TIRAILLEURS,
LE SAISIT, MAIS EST
FRAPPÉ
MORTELLEMENT À
SON TOUR.**



**LA NOUBA DU « 1^{er} RÉGIMENT DE TIRAILLEURS » - D'ÉPINAL - EN TENUE DE TRADITION.
CÉRÉMONIE DE DISSOLUTION DU RÉGIMENT AU PALAIS DU GOUVERNEUR DE STRASBOURG.**

En 1949, âgé de 8 ans, je garde une mémoire encore intacte d'un goûter avec projection cinématographique qui fut offert aux enfants des officiers présents dans le cercle rapproché du général Raymond Gruss (1893-1970) Gouverneur militaire de Strasbourg. Son épouse était apparentée aux célèbres familles "Turckheim" et "de Dietrich". En 1950, le général Raymond Gruss va devenir propriétaire du splendide château et jardins de la "Léonardsau", domaine historique en Alsace. Enfant, Je fus également émerveillé à la vue de deux superbes cavaliers "Spahis" - « du 1^{er} Régiment de Tirailleurs d'Épinal », en grande tenue sur leur monture, en faction, de chaque côté de l'entrée du Palais du Gouverneur militaire de Strasbourg, le général Raymond Gruss !

Le lieutenant-colonel LOUIS

N.D.L.R.

L'assemblée générale de la Saint-Cyrienne tient chaque année ses assises à « l'amphi Louis » de l'Ecole Militaire. Combien parmi nous et parmi tous ceux qui, depuis les années trente, fréquentent ces bâtiments chargés d'histoire — heureusement restaurés et modernisés — ont seulement lu l'inscription de la plaque apposée sur le mur extérieur :

A la mémoire du lieutenant-colonel René LOUIS,
professeur adjoint du cours de tactique générale
et d'infanterie de 1911 à 1914,
tombé pour la France en Champagne
le 25 septembre 1915,
à la tête du 3^e régiment de zouaves.

Qui était donc cet officier promis aux plus hautes destinées et dont l'Ecole Militaire a voulu conserver et perpétuer le souvenir ?

Dans les lignes qui suivent, deux de nos anciens de la promotion « Gallieni » (1927-29) nous le disent. L'un d'eux, le père Xavier LOUIS, qui termina sa carrière militaire comme aumônier après avoir, comme capitaine, porté le képi noir à ancre d'or de l'infanterie coloniale, est le propre fils du lieutenant-colonel René LOUIS.

Le général DEBENEY a baptisé l'un des amphithéâtres de l'Ecole de Guerre, du nom du lieutenant-colonel LOUIS, ancien professeur adjoint, tué dans des circonstances exceptionnelles, le 25 septembre 1915, sur le front de Champagne, en conduisant son régiment à l'assaut des positions allemandes.

Ainsi, depuis septembre 1937, une plaque de marbre est scellée sur le mur extérieur de l'amphithéâtre pour perpétuer le souvenir de cet officier exemplaire.

Né à Paris en 1867, d'un père officier d'artillerie, René LOUIS, sorti de Saint-Cyr (promotion de Châlons - 1886-88) en 1888, est affecté au 128^e R.I., à Givet, puis au 4^e Zouaves en Tunisie, et, après un bref séjour en Algérie, est détaché à Madagascar dans une mission topographique.

Capitaine en 1897, muté au 130^e RI, à Paris, en 1898, reçu au concours de l'Ecole de Guerre en 1900, stagiaire au 2^e corps d'Armée à Amiens en 1902, puis affecté, en 1905, à l'état-major du 6^e corps d'Armée à Châlons, le capitaine LOUIS multiplia les éloges qui lui sont décernées à travers ses diverses fonctions.



René LOUIS de la promotion « Châlons » (1886-88), alors capitaine.

Bel homme, très sportif, portant l'uniforme avec élégance, très cultivé, il ne néglige pas les arts, dessin et musique. C'est un parfait « honnête homme » au sens XVII^e siècle du mot.

Il est muté au 154^e RI comme chef de bataillon, en 1909, à Lérrouville. Il y demeure deux ans. Le 10 octobre 1911, le commandant LOUIS est nommé professeur stagiaire à l'Ecole de Guerre par décision ministérielle. Très apprécié du général LACOMBE de la TOUR, commandant l'Ecole, il est noté par le général JOFFRE (généralissime désigné) comme : « Tout indiqué pour remplir les fonctions de professeur adjoint ».

Mais sonne l'heure de la revanche et des grandes hécatombes pour l'honneur et la survie de la France éternelle, comme le proclamait alors une Nation unani-

me dans son intransigeant patriotisme et sa fierté (1). Chef du bureau des opérations du 2^e groupe de divisions de réserve, le commandant LOUIS se distingue au cours des combats particulièrement âpres et meurtriers des 20 et 25 août 1914, dans la région de Nancy, par son esprit de décision et son inflexible fermeté sur le terrain même de l'action.

Promu lieutenant-colonel, il lui échoit le commandement du 81^e RI, qui appartient à la 31^e division du 16^e corps d'Armée. Ce régiment a participé à la bataille de la trouée de Charmes et à la libération de Gerbéviller. Le lieutenant-colonel LOUIS, en prenant son commandement, se lance à la poursuite de l'ennemi. Il entre à Lunéville, à la tête de ses bataillons, et, après avoir fait reposer sa troupe à Nancy, participe à la défense de Toul. Le 24 septembre, près de Bernécourt, il se tient, debout, face à l'ennemi, aux côtés de deux sections de mitrailleuses en batterie. Blessé par un éclat d'obus, il est momentanément évacué, mais reprend, le 1^{er} octobre, le commandement de son régiment.

C'est alors que la 31^e division, retirée de la 2^e armée, participe à la fameuse « course à la mer », les deux adversaires remontant vers le Nord en s'efforçant l'un, l'autre, d'atteindre et de border les rivages de la Manche, l'autre, de l'en empêcher. La 31^e division sera engagée ainsi dans les combats qualifiés devant l'histoire de « mêlée des Flandres ». Durant un mois, du 19 octobre au 19 novembre, une furieuse bataille de rencontre oppose aux Allemands axés en masse sur Gand et Ostende, les troupes belges du Roi ALBERT I^{er}, les Britanniques du maréchal FRENCH et les unités disparates françaises du général d'ORBAL, réunies dans le « détachement d'armée de Belgique ». Vers le 15 octobre, le lieutenant-colonel LOUIS y reçoit les fonctions de chef d'état-major. Il assumera avec brio ses nouvelles responsabilités, de plus en plus importantes, puisque, le 16 novembre, le détachement d'armée devient 8^e Armée et rassemble la valeur de plus de 20 divisions : 10 d'infanterie renforcées de 2 brigades, une brigade de fusiliers-marins, un groupe de 10 bataillons de chasseurs à pied, deux divisions territoriales, 8 divisions de cavalerie.

Après les batailles de l'Artois, conduites par l'armée anglaise, et celles, menées au sud d'Ypres, par la 8^e Armée, le front du Nord se stabilise définitivement. La tâche du chef d'état-major de la 8^e Armée, face à une situation mouvante et à la réception et l'engagement précipité au combat d'effectifs de plus en plus importants, n'avait pas été facile. Le 31 janvier 1915, le général d'ORBAL termine ainsi la rédaction des notes personnelles du lieutenant-colonel LOUIS :

(1) Les actuels vieux messieurs qui étaient des enfants de six à dix ans au cours de ces années tragiques de 1914-1918 ne peuvent penser sans émotion à l'extraordinaire ambiance de foi, de résolution et d'espérance qui régnait alors dans les familles françaises.

(2) Au 1^{er} octobre 1914, l'armée française, hors les canons de 75, ne dispose que de 110 pièces lourdes de campagne. Au 1^{er} juillet 1915, elle en compte 2 470. Elle en aura 3 588 au 1^{er} octobre.

Malgré cet effort les pièces de gros calibre sont encore en nombre insuffisant. Leur tir lent prolonge les préparations. L'ennemi est alerté. L'effet de surprise n'est pas obtenu.

... « Je me loue hautement de sa collaboration. Officier supérieur des plus remarquables, qualifié à tous égards pour arriver aux plus hautes fonctions. »

Au cours de l'hiver, le renforcement progressif des armées britanniques et belges réduit petit à petit le secteur de la 8^e Armée qui redevient « détachement d'armée de Belgique ».

Le 28 avril le lieutenant-colonel LOUIS reçoit le commandement du 3^e Zouaves.

C'est une affectation de très grand choix. Le 3^e Zouaves, créé en 1852, s'honore d'un prestigieux passé, où l'exceptionnel allant et la bravoure estimée, légendaire, des officiers et de la troupe, s'inscrivent sur le drapeau avec les noms de « Sébastopol 1854-1855 », « Kabylie 1857 », « Palestro 1859 », « San Lorenzo 1863 », « Maroc 1908-1912 ». A la bataille de San Lorenzo, au Mexique, le sous-lieutenant HENRY et le zouave STUM arrachent un drapeau à l'ennemi, et font attribuer ainsi au régiment l'étoile de la Légion d'honneur. Il s'y est ajouté la médaille militaire, au début de la campagne de 1914, car, le 19 septembre le zouave LAROCHE, à l'engagement de Tracy-le-Val, à 20 km au nord-est de Compiègne, s'est emparé du drapeau du 2^e bataillon du 86^e régiment d'infanterie allemand.

C'est dans cette même région que le lieutenant-colonel rejoint son régiment au début de mai. A l'issue du combat et de la conquête de Quennevières, l'unité est relevée et mise au repos avant de s'entraîner intensément en vue de l'offensive projetée en Champagne pour l'automne, et dont le haut commandement attend des résultats très importants, sinon décisifs. Il s'agit, au moins, de fixer l'ennemi et d'épuiser ses réserves, en concomitance avec les opérations des fronts italiens et orientaux, au mieux, de réussir la percée de ses positions défensives et d'exploiter à fond le succès obtenu.

Sur ce front de Champagne de 25 km, entre Auberive à l'ouest et le cours de l'Aisne à l'est, le général de CASTELNAU commande un groupe de deux armées, la 4^e, sous le général de LANGLE de CARY, la 2^e, sous le général PETAIN.

Le 3^e Zouaves, qui appartient à la 37^e division d'infanterie, est en position, à la droite de la 4^e Armée.

A partir du 22 septembre, et durant 75 heures, les organisations allemandes, qui comprennent deux zones successives de défense, la dernière à contre-pente des Monts, sont soumises à une formidable préparation d'artillerie (2).

Le 25 septembre, à 9 h 15, surgissant des parallèles de départ, baïonnettes hautes, les vagues d'assaut se précipitent en avant avec intrépidité derrière leurs capitaines et leur chefs de sections. « Votre élan sera irrésistible », avait écrit le général JOFFRE dans l'ordre du jour aux troupes d'attaque qui sont littéralement chauffées à blanc.

Aussi l'enthousiasme et l'ardeur des combattants se situent au niveau le plus élevé et ne faiblissent pas, en dépit des réactions sévères d'un ennemi coriace

que l'ouragan prolongé des tirs de préparation n'a pas abattu.

Le 3^e Zouaves, fidèle à sa vieille et glorieuse réputation, ne le cède en rien par son entrain. Son chef lui a insufflé sa foi et sa détermination. Le lieutenant-colonel LOUIS marche avec son petit état-major derrière les deux bataillons de premier échelon. Un troisième bataillon et le quatrième bataillon, celui des tirailleurs, progressent en deuxième échelon, derrière lui. Il a fait déployer le drapeau à ses côtés, et chemine le long du talus d'un boyau de communication.

Des rafales de mitrailleuses et une intense mousqueterie accompagnent la marche du groupe de commandement. Les balles claquent de toutes parts. Le capitaine adjoint au colonel est blessé. Le lieutenant porte-drapeau est tué. Six sergents, tous les zouaves de la garde du drapeau sont successivement touchés. Le cycliste prend l'emblème à son tour, quand le lieutenant-colonel LOUIS s'effondre, frappé à mort d'une balle en pleine tête. Alors que le cycliste se penche sur lui, le cri, « Le drapeau en avant ! », se fait entendre dans le fracas de la bataille. Le drapeau est relevé et passe de main en main, tandis que s'abattent successivement les braves qui le portent. Un sergent-major de tirailleurs le saisit à son tour. Il est tué, et c'est un simple tirailleur qui viendra le remettre dans les tranchées conquises au général DEGOT commandant la brigade. Prodigueuse et sanglante épopée.

Le 28 janvier 1916, le généralissime, en attribuant la fourragère au régiment, a fait lire la citation suivante :

« Sous les ordres du lieutenant-colonel LOUIS, le 25 septembre 1915, le régiment s'est rué à l'assaut des tranchées allemandes avec un élan et un enthousiasme qui confinent au sublime. Bien que pris de tous les côtés par un feu formidable d'artillerie et d'infanterie, s'est enfoncé comme un coin dans les lignes ennemies qu'il a crevées sur une profondeur de deux kilomètres. S'est emparé de 11 pièces d'artillerie et de 9 mitrail-

leuses, a fait 400 prisonniers, et ne s'est arrêté, bien qu'ayant perdu son chef et presque tous ses cadres, que lorsqu'il a été à bout de souffle. Dans toutes les circonstances où il a été engagé au début de la campagne, s'est montré à la hauteur des vieux régiments de zouaves : en Champagne, il les a dépassés. Déjà, le 19 septembre 1914, il avait pris un drapeau à l'ennemi. » Cette belle citation est apposée sur un mur intérieur de l'église reconstruite de Saint-Hilaire-le-Grand.

Quant à la citation personnelle du lieutenant-colonel LOUIS, elle fixe avec une sobriété laconique les traits du héros en ces termes :

Chef dans la grande acception du mot, volonté de fer. Est tombé glorieusement à côté de son drapeau. »

Le lieutenant-colonel LOUIS et ses zouaves ont été inhumés, après la bataille, à Saint-Hilaire-le-Grand. Plus tard les corps ont été transportés au cimetière militaire de Somme-Suippe.

D'aucuns, parmi les ricanesurs, les esprit forts et sceptiques, les traditionnels contempteurs de leur armée, parleront de folie (« folie de l'épée », comme on disait aussi autrefois « folie de Dieu »). Certes, ce hautain mépris de la mort, ce sacrifice accepté, souhaité même et voulu, étonne, choque et déconcerte les tenants d'une société décadente...

Et on pourrait méditer ici le mot d'un vieil officier contemporain (ex célèbre capitaine des commandos d'Afrique au cours de la Deuxième Guerre mondiale) qui, plus tard, au cours de la campagne d'Indochine, devant la tristesse, et même le doute, de sa troupe, disait, en ensevelissant ses morts, tombés dans l'indifférence d'une France lointaine et parfois sous les insultes de quelques faux maîtres à penser, ou cyniques partisans de l'ennemi : « Ils sont morts pour nous tous. C'est le secret de la communion des Saints. »

X. L. - P. L. D. (1927-29)

ARTICLE PARU DANS LE CASOAR DE JUIN 1985 ÉCRIT PAR XAVIER LOUIS LE FILS DU COLONEL LOUIS SAINT-CYR (1927-1929).



ZOUAVE EN

TENUE DE CAMPAGNE.

ARCHIVES BIARRITZ

19/02/2021.

© COLLECTION PRIVÉE

HERVÉ BERNARD.